

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marcel MICHELET

L'enfant de la montagne

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1939, tome 38, p. 227-232

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

## L'enfant de la montagne

A Tortin, le consortage a décidé d'abattre les vieilles étables jetées sans ordre au pied du « Toit », une ancienne moraine allongée, maintenant couverte d'une maigre végétation. Ces étables, décidément, ne pouvaient plus suffire, ne protégeaient plus le bétail contre la pluie, ne satisfaisaient pas aux règles de l'hygiène. Les rues serpentaient entre les constructions branlantes d'où s'échappaient, à travers les orties qui les bordaient, des ruisseaux de purin ; il fallait être très adroit pour y marcher en sautant d'une pierre à l'autre, et ne pas plonger dans cette ignoble boue. Les anciens avaient aimé ces pauvres étables, ils y dormaient la veille de la désalpe, et cela faisait tellement partie de leur vie, qu'ils ne concevaient pas un changement possible. Qui ne se plaisait à raconter cette veillée d'armes ? C'est vers la mi-septembre déjà, lorsque le ciel est clair et que les étoiles transpercent de froid. En attendant le jour, ils sont réunis par groupes de parents et d'amis sur le plancher de quelque étable inoccupée ; ils y ont roulé des pierres à la manière d'un foyer où le feu ne s'éteindra pas jusqu'au matin ; tout autour ils ont disposé des planches pour jouer aux cartes. Admirable nuit blanche — la seule de l'année volontairement passée ainsi —, que de souvenirs elle évoquait, que de traits d'esprit, que de rires !

Un chalet au nord réunissait les habitués de la *maison d'Alexandre*, le club des vieux garçons propriétaires. C'était leur veillée de gala, celle qui consommait et sublimait les amitiés, celle qui constituait peu à peu le trésor de contes pour les prochaines veillées d'hiver. Elle était plus riche d'événements et d'impressions, à elle seule, que toutes les soirées au village.

« Pique !

« Atout !

Le binocle faisait fureur.

Paul Délèze, le filleul de Claude, gagné par la tiédeur du feu, fermait les yeux ; il rêvait de belles choses. La haute vallée, toute ruisselante de soleil et d'eau, montait à travers les parois de neige ; et Paul se demandait comment il pourrait supporter cet éblouissement si cela continuait d'être ainsi toujours plus beau. Mais soudain tout se désagrège, les névés s'ébranlent, les pans de rochers s'écroulent avec fracas, il ne reste plus de la beauté qu'un amas de ruines.

Ainsi finit la cataracte de rire gras qui vient de secouer tous ces hommes. Mais ils rient de plus belle, parce qu'il paraît que Paul a sursauté.

« En voilà un qui serait mieux dans son lit, dit Claude. En voilà un qui ne sera jamais montagnard ! »

Paul se sent tout honteux d'être un peu « Monsieur » au milieu de ces paysans ; il attend l'occasion de se racherer.

« Le feu baisse, dit quelqu'un ; il n'y aura bientôt plus que de la fumée dans l'étable ». La braise seule rougeoiyait ; et les joueurs de cartes n'y voyaient plus. Paul se frottait les yeux et regardait inquiet les longues bandes bleu-sombre que la nuit essayait de pousser entre les pièces de charpente.

« Il faut que quelqu'un se dévoue pour aller chercher du bois », dit Claude.

« Moi », s'écria Paul.

Claude se précipita ; mais déjà l'enfant s'éloignait dans les venelles ; on entendait son pas clapoter dans la boue et heurter les pierres. Claude se pencha à l'extérieur et lui cria :

« Pas t'égarer, hein ? dis ? Au fond de la grand'rue, à droite vers le grenier, près du pont, un tas de troncs secs... Ne te charge pas trop ; un peu de bois suffit, car le jour n'est pas loin. »

Mais l'enfant avait disparu. Plusieurs fois il faillit tomber ; les lueurs des foyers qui venaient des autres étables par les fentes des parois lui faisaient la nuit plus sombre ; il se piqua aux orties qui remplissaient les

devers ; enfin il parvint à se délivrer de cet inextricable fouillis de rues, de ruelles et de granges. L'air libre ! la *plaine* ! le ciel !

La « *plaine* » lui parut immense ; elle était entourée de hautes colonnades et de galeries puissamment sculptées dont la nuit rendait plus profondes les mystérieuses loges ; des tentures de neige à peine bleue enveloppaient les sommets ; et le ciel comme une voûte immense et régulière, n'était là que pour suspendre les étoiles. Les étoiles semblaient des yeux vivants. En bas, dans la vallée, songea Paul, elles ne brillent pas ainsi, elles ne bougent pas, elles sont fixes. Ici chacune lui parlait, lui envoyait des rayons. L'une d'elles se serait détachée pour venir dans sa main, que Paul n'en eût pas été surpris. Il marchait ainsi — depuis combien de temps ? — regardant le ciel, et ne s'apercevant pas que la rosée mouillait ses chaussures, ni que le terrain, sur lequel il avançait, devenait inconsistant. La marche était plus difficile ; « qui est-ce qui me retient par les pieds ? » Paul se souvient des elfes, dont lui parlait sa grand'mère, — et qui montent une garde jalouse au palais de la Reine des Montagnes. En voici un bien méchant, puisqu'il lui arrache son soulier. Maintenant Paul avance clopin clopant, son pied nu glisse à droite et à gauche pour s'arrêter dans des mains gluantes qui l'emprisonnent. A ce moment Paul remarque un bruit de grande eau clapotante : ah ! il comprend, il est près de la rivière ; « l'elfe était plutôt un bon génie qui m'avertissait à temps ». Paul réussit à se dépêtrer. « Comment est-il possible que j'aie oublié la rivière ? C'est que les étoiles sont trop belles ». La rivière commence d'exister maintenant : elle tombe en cascade au fond de la *plaine* ; on distingue cette colonne blanche, et le bruit sourd s'entend jusqu'ici ; « et cette poussière d'eau qui me couvre les cheveux et les habits, c'est le vent du glacier qui la balaie vers moi ». La rivière tombe et se relève et se repose, puis elle marche posément dans son sillon tout droit, riant sur les galets et recevant par des petits canaux les eaux de la *plaine* humide.

« C'est dans un de ces canaux que je suis tombé ; je ferai plus attention. Mais où vais-je ? Pourquoi suis-je sorti ? Qui disait que j'ai peur de la nuit ? Je n'aime rien tant que la nuit, je ne trouve rien de plus beau. »

Là-bas dans l'étable les joueurs s'inquiétaient. Claude se dirigea vers le tas de bois et ne trouva pas l'enfant.

« Serait bon d'avertir son père » proposa-t-il.

— « Son père couche au grenier, dit un homme : il dort à cette heure, et peut-être vaut-il mieux ne pas l'éveiller. Plus tard l'enfant sera revenu. »

— « Ou perdu, dit Claude. Nous devrions faire une battue. »

Les plus jeunes des veilleurs sortirent et se dispersèrent parmi les cabanes, appelant, écoutant, fouillant du regard les massifs d'orties. Jamais le silence n'avait été plus lourd ; on n'entendait que rarement un son de clochette, un bruit de chaîne qui remue ; puis de nouveau glissait sur toute la vallée le chant de la rivière, qui baignait les choses de sa fraîcheur. Claude passa donner l'alerte à la fromagerie, où il savait que veillaient les pâtres et que se trouveraient des falots. Ils ne furent pas très empressés, parce que le sommeil commençait à les engourdir ; mais tout de même ils se mirent à chercher du côté de la berge. Le pire qui avait pu arriver, c'est que l'enfant se fût noyé. On fouilla soigneusement les abords du pont de bois ; mais aucune trace fraîche ne s'y remarquait ; cependant un jeune homme qui s'était avancé dans la *plaine* cria qu'il y avait une piste d'herbe foulée ; tout le monde le suivit. En effet la rosée partout abondante était tombée sous les pas d'un voyageur. Chacun savait qu'on devrait traverser l'un de ces canaux évasés et remplis de boue, que les bergers franchissaient d'ordinaire au moyen de planches tirées bout à bout. Claude le premier s'enfonça dans les hautes herbes qui couvraient le bord de la dépression, et approchant son falot des traces de pas. découvrit un soulier pris dans la vase. Il continua dans cette direction avec deux hommes, tandis que les bergers revenaient vers les chalets pour le travail du grand jour, car déjà le ciel blanchissait et les étoiles peu à peu s'éteignaient.

Paul montait toujours dans le fond du ravin, au-dessus de la cascade, ayant du sang aux pieds. Mais le palais de la nuit prenait un tel développement de splendeur

que rien désormais ne pouvait arrêter ce pèlerin. Des parfums de fleurs inconnues roulaient avec le torrent, chauds comme l'eau-de-vie quand elle sort de l'alam-bic en un filet blanchâtre.

« Des rhododendrons ? des génépis ? des edelweiss ? Tant de fois, ton parrain, le coureur de montagnes, t'a dit ces noms, en te montrant quelques pauvres tiges fanées : mais aujourd'hui, pour ta noce avec moi, tu verras de vastes pentes s'allumer de ces fleurs ; aujourd'hui, ce matin, quand j'aurai secoué le manteau de la nuit. »

L'enfant escaladait les marches de roc, et cette voix nettement résonnait dans son cœur.

« Cela ne peut être, pensa-t-il, que la Reine des montagnes dont me parlait Nanette, ma grand'mère. La Reine qui commande sur ces hauteurs et qui invite les enfants. Henri, le berger, la saison dernière, a conduit ses moutons là-haut et n'en est jamais revenu. Ses bêtes sont rentrées aux étables sans lui. On l'a cherché, on l'a ramené si joli sur une civière avec des branches ; et la Reine avait tressé une couronne de gentianes bleues pour son front. Et moi, est-ce que je reviendrai ? Je serais content de ne jamais revenir. »

Cependant il avait mal au pied, il heurtait des cailloux qui s'écroulaient en le blessant. Ayant senti une sorte de table il s'assit ; la vallée s'ouvrait devant ses yeux comme un gigantesque berceau ; et là-bas très loin quelques lumières bougeaient. Un pâté noir indiquait les étables, qu'on ne pouvait compter, parce qu'elles ne se distinguaient pas les unes des autres. A l'orient, suivant le fil horizontal des cimes, courait un bandeau blanchâtre, et de ce côté les étoiles étaient mortes. Elles moururent peu à peu dans tout le ciel. Les lumières de la *plaine* moururent aussi. Un carillon de sonnailles monta ; ce fut une harmonie indicible, un tressaillement du ciel et de la terre, tandis que la Reine, du haut de son trône, avançait deux bras infiniment tendres, sur lesquels se balançaient des draperies blanches. « C'est le matin, dit le petit garçon. Il ne faut pas que j'oublie ma prière, comme maman me l'a dit. »

Il se mit à genoux vers le glacier où des rochers faisaient une immense croix dans les neiges. Puis il s'est

endormi, le front sur une touffe d'edelweiss. Et la Reine des montagnes le couvrit de son manteau.

Devant le grenier, le père de Paul, qui est « mesureur », c'est-à-dire directeur de l'alpage, crie aux consorts empressés les *cuillerées*, les *pots*, les *étangs*, et il s'affaire, avec un coutelas et un cadran, à diviser les fromages. Il ne sait pas encore que son enfant a disparu. On le lui dira ce soir, quand définitivement les recherches n'auront rien donné.

Lorsque la mère a vu qu'on ne ramenait pas l'enfant de son cœur, elle est restée longtemps malade. Puis elle s'est résignée. Elle a dit :

« Ce n'est pas étonnant, quand on pense. Il y a dix ans que je l'avais, et j'étais encore à ne pas croire ce bonheur. Il ressemblait si peu aux autres enfants que je doutais s'il était bien de chez nous, s'il était fait pour nous autres. Son visage était si tendu vers la montagne. Son visage n'était que le signe d'autre chose. »

Marcel MICHELET